

brochure gory
DISCOURS PRONONCÉ

PAR

M. GORY,

PRINCIPAL DU COLLÈGE DE SARLAT,

A LA

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX,

LE 28 AOUT 1827.

PZ 2790



BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

A SARLAT,

CHEZ ANTOINE DAURIAC IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

mmmm
ANNÉE 1827.

Z
6

BPZ 2791

C

RECEIVED

1891

M. G. GARY

RECEIVED

1891

RECEIVED

1891



RECEIVED

RECEIVED

1891



DISCOURS PRONONCÉ

PAR

M. GORY

PRINCIPAL DU COLLÈGE DE SARLAT,

A LA

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX.

LE 28 AOUT 1827.

MESSIEURS,

L n'est pas de cérémonie plus touchante que la solennité, qui rassemblant ici l'élite d'une Ville essentiellement amie des lettres, a pour objet de partager les couronnes décernées aux jeunes nourrissons des Muses. Quel est celui d'entre vous, qui en applaudissant aux succès des Elèves de cette maison, ne se croie revenu à ces jours du bonheur le plus pur, dans lesquels étant mis lui-même au rang des vainqueurs, il allait cacher son triomphe dans le sein de sa mère? Vous tous, **MESSIEURS**, j'en suis sûr, sur-tout dans ce temple de Thémis, où la plupart de vous font si

souvent retentir leur éloquence victorieuse, vous êtes animés des mêmes sentimens que le vainqueur de Denain, qui mettant au même rang les palmes littéraires et les lauriers de Mars, se plaisait à répéter qu'il n'avait jamais goûté de joie plus douce qu'en triomphant pour la première fois, soit au Collège, soit au champ de bataille. A ce touchant souvenir vient s'ajouter pour vous le plaisir inexprimable de voir encore la gloire entrer dans vos maisons, et de triompher, pour ainsi dire, encore dans la personne de vos enfants. Ainsi, à défaut de notre voix, la muette éloquence de ces couronnes parlerait assez haut; et nous pourrions vous abandonner à la douce illusion qu'elles produisent dans vos âmes. Mais dans un spectacle si ravissant, comme les cœurs s'ouvrent à tout ce qu'il y a de beau et de généreux, nous voulons profiter de ce noble enthousiasme, pour exciter encore plus sous vos yeux l'émulation de nos Elèves, les enflammer de l'amour de la gloire, hâter les succès qui les attendent encore dans cette école, et préparer par-là ceux qu'ils doivent obtenir dans le monde.

Nous pouvons le proclamer au milieu de vous, MESSIEURS, ici, comme dans tous les

établissmens de cette vaste Académie qu'un chef habile et éloquent soutient de ses regards paternels, avec le goût des études se fortifient de jour en jour l'amour de l'ordre , de la discipline, toutes les inclinations louables, tous les sentimens dignes d'estime, et propres à nous rassurer pour l'avenir. Ici, comme partout ailleurs, nous nous efforçons d'initier l'enfant à l'état d'homme, de soulever peu à peu le voile qui couvre son intelligence, d'éclairer son esprit, d'épurer doucement son cœur, et de donner ainsi de dignes enfans à la Patrie, au Roi des sujets fidèles, en même tems que, sous les auspices de la religion, nous cultivons les plus hautes facultés de la nature humaine.

Il en est, MESSIEURS, de l'éloquence ou de la poésie, comme de la peinture : le disciple d'Apelle trace d'abord de simples linéamens, il dessine ensuite les contours. Bientôt il porte ses regards sur les originaux des grands maîtres, et s'efforce de les reproduire dans des copies fidèles. C'est ainsi que le disciple de Cicéron commence par dévorer les difficultés de la grammaire, il lit ensuite et médite les ouvrages des grands écrivains. Bientôt tout plein de leurs beautés qui ont formé son oreille

à cette harmonie qui transporte, ont épuré son goût, et enrichi son imagination, il dédaigne le rôle de stérile admirateur, et prenant un vol audacieux, il espère à son tour enfanter des merveilles. Voilà pourquoi l'université, toujours fidèle aux saines doctrines, attache avant tout les regards de la jeunesse sur l'étude des langues anciennes, sans la connaissance des quelles on ne peut avoir de sa langue maternelle que des notions incertaines. C'est en apprenant une autre langue que la sienne, qu'on est forcé de comparer l'une avec l'autre, qu'on sait en même tems la valeur, les différentes acceptions de chaque mot des deux langues. Alors on en saisit tous les rapports et toutes les différences, et on apprend deux langues presque en aussi peu de temps qu'il en faudrait pour en apprendre une seule. Si cet avantage résulte de l'étude d'un idiôme vivant, à plus forte raison résulte-t-il de l'étude du grec, et de celle du latin, de ces deux langues qui ont contribué également à épurer la langue française. Le grec sur-tout, qui a beaucoup plus de conformité avec le français pour le tour et la phrase qu'avec le latin, ne dirait-il rien à notre âme, à notre imagination ? Où trouver plus de cor-

rection, plus de pureté, un style plus nombreux, une harmonie plus séduisante, enfin ces accents magiques, qui ébranlent délicieusement l'imagination, et jettent l'âme dans un ravissement inexprimable ? Non, MESSIEURS, le célèbre Erasme n'exagérerait pas, lorsqu'il disait que sans la connaissance des lettres grecques, l'on ne peut rien être en littérature.

L'histoire vient ici à l'appui de l'expérience. La langue latine n'était du temps des premiers Consuls que les sons mal articulés de l'enfance, qu'un bizarre assemblage de grec, d'étrusque et d'italien, et avait je ne sais quoi de rude et de sauvage qui tenait du caractère féroce de ce peuple entièrement belliqueux. Elle ne commença à se perfectionner que du tems d'Ennius, lorsque les lettres grecques apportées en Italie, développèrent tout à coup le génie des Romains, enflammèrent les esprits d'une noble émulation, et portèrent rapidement leur langue à ce degré de sublimité, auquel tout homme, qui aspire à la célébrité, s'efforcera toujours d'atteindre. Les plus considérables des citoyens envoyèrent, comme par essaims, leurs enfants étudier à Athènes, ville alors aussi fameuse par les lettres que Rome l'était par les armes. Tous ces beaux génies, dont

elle est encore aujourd'hui si orgueilleuse , avaient appris et possédé une autre langue que la leur , tous avaient étudié les lettres grecques. C'est après s'être bien pénétré d'Homère, dont il savait , à n'en pas douter , les poèmes par cœur , que Virgile a tiré de la trompette épique des sons d'une harmonie inconnue jusqu'alors , et a mérité de marcher presque l'égal du père de l'Epopée. L'enthousiasme et l'élévation de Pindare , les grâces et la volupté d'Anacréon , ont appris à Horace à chanter d'une voix aussi éloquente que gracieuse , et les charmes de la vertu , et les attrait d'un plaisir honnête. Tite-Live , surnommé le père de l'histoire romaine , l'un des hommes les plus naturellement éloquents qui aient jamais écrit , laisse loin de lui Hérodote et Thucydide , et conserve dans son style la majesté du peuple-roi. Tacite , dont Montesquieu a dit qu'il abrégait tout , parcequ'il voyait tout , Tacite , le plus sublime des historiens , et le plus profond des moralistes , dévoile les crimes des tyrans qui tremblent devant son tribunal.

Mais sans avoir recours à ces exemples étrangers , rappelons-nous ce qu'était la langue française au quinzième siècle. Elle était

encore plongée dans une enfance débile, au temps même où le génie du Dante créait le génie de la langue toscane, où Bocace le perfectionnait par la clarté, où Pétrarque l'embellissait par l'élégance et par l'harmonie. Le français n'est devenu langue que depuis cette mémorable époque où finit l'empire d'orient. Chassées de Constantinople, les lettres se réfugièrent en Italie, d'où elles passèrent en France, et s'établirent, comme en un auguste sanctuaire, dans la savante école de Port-Royal, véritable berceau de notre langue. Ce fut là que, par le vaste commerce de la pensée, le français, long-temps mélange informe de celte et de latin, apprit à déployer et marier à propos la pompe hébraïque, l'harmonie grecque, et la pureté latine. Ainsi Tacite et Lucain formèrent l'âme du grand Corneille, Sophocle, Euripide et Virgile, celle du tendre Racine; Horace, celle de J.-B. Rousseau et de Santeuil; Ovide, Perse, Juvénal, rendirent féconde la bile de l'Aristarque français. C'est à l'école des Démosthène et des Cicéron que se sont formés les Bossuet, les Fléchier, les Daguesseau. Ce chef de la magistrature, ce flambeau de Thémis, dans toute sa gloire, ne se crut jamais plus honoré que lorsque d'un

consentement unanime , il eut reçu le surnom de Cicéron français.

Mais , vous le savez, MESSIEURS, on ne puise pas seulement dans les auteurs classiques le goût des lettres et les principes de l'éloquence. L'esprit ne saurait être frappé de la sublimité des grands modèles , que l'âme ne se pénètre des sentimens généreux qu'ils expriment, et ne s'élève au récit des belles actions qu'ils ont célébrées. Les anciens ne doutaient pas qu'il n'y eût un hymen nécessaire entre le génie et la vertu. Si pour briller la vertu n'a besoin que de son propre éclat, réduit à son seul lustre, le génie ne renverra que des clartés douteuses et fugitives. Il faut donc l'allumer à la vertu, si l'on veut qu'il brûle sans s'éteindre ; et c'est au foyer d'une âme embrasée de l'amour de ses devoirs , qu'il faut entretenir les feux de l'un et de l'autre.

On a vu des écrivains célèbres transformer en qualités brillantes les écarts les plus condamnables, et préconiser le crime heureux; on a vu des artistes fameux donner au vice les couleurs les plus aimables, les formes les plus séduisantes. Mais parmi tant d'orateurs, qui peut-être ont obtenu les suffrages de leurs contemporains , combien il en est peu dont les

noms soient parvenus jusqu'à nous ! La postérité n'attache ses regards que sur ces auteurs, qui ont fait marcher de pair, la vertu avec le génie ; que sur ces écrivains, qui ont fait servir le talent de la parole au bonheur des hommes, en leur apprenant à devenir meilleurs ; que sur ces orateurs illustres, qui ont consacré leur vie à poursuivre le crime, et à protéger de leur éloquence, comme d'une égide impénétrable, la vertu malheureuse ; que sur ces puissans génies, qui furent les remparts de leur patrie.

Quelles idées se réveillent au nom de Démosthènes ! Qui n'est frappé de la plus vive admiration, en voyant un simple citoyen d'Athènes, qui ayant dompté la nature et reculé les bornes de l'art, gouverne à son gré les passions de tout un peuple, veille comme un génie tutélaire sur ses destinées, et déjoue les complots de son plus redoutable ennemi, qui craint, non les forces que la république peut lui opposer, mais la voix foudroyante de Démosthènes, qui éclate au bruit des fers qui menacent sa patrie ? Telle est la puissance irrésistible du génie, tels sont les prodiges qu'il opère, quand il est l'interprète d'une âme aussi élevée que courageuse.

Il y eût des hommes vraiment éloquents avant Démosthènes ; on en vit encore après lui. Pourquoi donc lui seul a-t-il mérité le titre glorieux de Prince des orateurs ? N'était-il pas éloquent , ce Périclès , sous le gouvernement duquel Athènes devint si puissante et si belle ? Oui , mais il corrompit les mœurs , mais il épuisa le trésor , et prépara la ruine de sa patrie. N'était-il pas éloquent , cet Eschine , le rival même de Démosthènes ? Mais la haine et l'envie dégradèrent son talent , mais il trafiqua de la liberté de son pays. C'était au contraire dans l'amour de la patrie , cette source éternelle d'héroïsme , que Démosthènes puisait ces sublimes harangues , qui transportaient les Athéniens d'admiration , échauffaient leur courage , et les relevaient dans leurs revers. Ce même sentiment si vif et si profond chez les anciens guida dans la même carrière un Hypéride aussi sage administrateur qu'intrépide guerrier ; un Phocion , si recommandable par ses vertus austères et son incorruptible probité , et dont l'éloquence paraissait redoutable même à Démosthènes.

Quand on parle de talens et de vertus , qui pourrait sans crime te passer sous silence , ô Marcus Tullius ? Avant toi , il est vrai , les

Lélius et les Scipions, les Hortensius, les Cotta et les Crassus avaient donné à Rome cette splendeur dont une longue succession de siècles n'a pu altérer l'éclat ; mais aucun de ces mortels généreux n'a mieux mérité que toi l'amour et la vénération de la postérité. Ne voulais-tu nous faire admirer dans tes écrits qu'un style pur et élégant, que des périodes bien arrondies, que des figures hardies, qu'une dialectique vigoureuse et pressante ? Ils nous rendent bien plutôt les traits d'un sage et d'un grand homme, qu'aucun danger n'arrêtait, quand il fallait combattre pour l'innocence et la vertu. Tes chefs-d'œuvre d'éloquence tracent avec autant de charmes que de raison leurs devoirs aux citoyens d'une ville libre, au magistrat d'une province, au chef d'un état, aux hommes de bien de tous les ordres. Envain un juge accusateur a juré de perdre son ennemi : tu parles, et il s'étonne de sentir l'acte de condamnation tomber de sa main frémissante. Envain l'infâme Verrès ose, par son luxe scandaleux, insulter à la misère, aux larmes d'une province entière : ta voix lui fait expier, dans un long exil, ses nombreuses dépradations. Envain d'exécrables ennemis de la vertu ont conspiré la ruine de Rome ; Consul, tu disors



par ta vigilance, leur monstrueuse association ; tu extermines d'un seul coup l'hydre de l'anarchie. Aussi loin de l'orgueil patricien que d'une basse popularité , tu sais combattre Rullus aussi bien que César.

Ces grands écrivains , MESSIEURS, tous les sages de l'antiquité ne cessent de dire aux jeunes gens, qu'ils ne peuvent être heureux qu'autant que sagement dociles aux leçons de la vertu, ils baisseront honorablement leurs jeunes têtes sous son joug. Tous s'accordent à dire que l'homme injuste et déréglé, l'homme ennemi de la saine morale a beau chercher le bonheur ailleurs qu'avec elle, il ne peut le trouver nulle part, ni dans ses plaisirs, ni dans ses richesses, ni dans son élévation. « Défiez-vous, disent-ils, du jugement du vulgaire sur un point si important ; toujours il approuve ce qui est le moins bon : le bonheur ne se trouve qu'en suivant une marche contraire à la sienne, en se roidissant contre lui, comme on se roidit contre les eaux d'un fleuve que l'on s'efforce de remonter. »

Cependant , MESSIEURS, quelque belle que soit la morale de tous ces auteurs anciens, n'ayant pas été épurée au flambeau d'une religion vraiment divine, qu'ils ne pouvaient pas

même pressentir, cette morale ne serait souvent pour la jeunesse qu'une lueur très-infidèle. Elle ne peut trouver ses véritables guides que dans ces orateurs chrétiens, qui parurent au commencement du 16.^e siècle, et dont la religion a enflammé et élevé le génie. Alors enfin, sous un Monarque accoutumé à surprendre le secret du talent, brillèrent ces écrivains privilégiés, à qui l'éternel semblait avoir communiqué une portion de son intelligence suprême : un Bourdaloue l'aigle de la chaire, le plus digne interprète des mystères de notre religion ;

Un Bossuet, dont la plume était tour-à-tour le bouclier et l'épée du christianisme, sublime dispensateur de l'immortalité, qui effrayait les grands de la terre, et consolait l'humble habitant des campagnes ;

Un Fléchier, dont la voix harmonieuse embellissait la langue française, et célébrait dignement Turenne ;

Un Massillon, par la bouche persuasive duquel la raison suprême semble avoir dicté ses lois à la terre, et dont la parole, rapide comme l'éclair, faisait frémir des milliers d'auditeurs ;

Un Fénelon, que cette province est fière

d'avoir donné à la France , et que la France offre avec orgueil à l'univers entier ; génie sublime , dont les vertus font honneur à l'humanité et dont les chefs-d'œuvre instruisent tous les peuples.

Tels sont , MESSIEURS , les modèles admirables que nous proposons à la jeunesse , ces grands maîtres à l'école desquels venaient s'instruire le vainqueur de Rocroi , le chantre d'Esther , l'auteur de Polyeucte. C'est dans leurs ouvrages , les plus beaux ornemens du siècle qui les vit naître , que respire cette morale sainte et religieuse , qui seule peut régler les penchans naissans de l'enfance , mettre un frein aux passions qui commencent à élever une tête orgueilleuse et tyrannique dans de jeunes cœurs , rappeler à l'homme encore enfant ce qu'il est , ce qu'il sera , ce qu'il doit et au premier des Êtres , et à ceux qui lui ont donné le jour , et à ses semblables. Elle seule peut former dans l'homme un cœur fort dans le danger , mais prudent , pour n'y pas courir au hasard ; courageux dans les disgraces , mais ferme à éviter ce qui peut les attirer ; constant dans l'amour et la pratique d'une exacte justice , mais sans rudesse , sans cette austérité , qui fait fuir devant la vertu , loin de la rendre aimable.

PÈRES ET MÈRES, que tous nos efforts tendent donc à inspirer à cette intéressante jeunesse, le respect, l'amour de cette morale divine qui a honoré ses ayeux. Que la morale et la religion des Turenne, des Saint-Louis, des Molé, des Fénélon et de tant d'autres, soit la leur; qu'en méditant les ouvrages immortels des uns, et les grandes actions des autres, ils apprennent qu'ils ont été grands par les grands principes qui les ont guidés, et que ces principes, ils les ont puisés dans cet évangile, que l'on s'efforcerait envain de mépriser.

Oui, JEUNES ELÈVES, ce n'est que dans le culte de vos pères que vous trouverez ce frein salutaire dans le tumulte des passions, ce moyen infailible d'arriver au bonheur seul digne de l'homme, le bonheur de la vertu. Elle s'est montrée naguère à vous, cette religion consolante et protectrice, sous les traits augustes du vénérable pasteur de ce diocèse, lorsque descendant pour quelques momens des hautes fonctions de l'Episcopat, il a daigné jeter un regard de bienveillance sur vos études, et faire retentir dans vos cœurs ses paternelles exhortations. Tous les jours elle vous parle le langage le plus touchant et le plus persuasif par la bouche du digne ecclé-

siastique qui veille avec tant de zèle sur vos destinées immortelles , et qui reconnaissant bien que la religion est pour les jeunes gens plutôt un objet de sentiment et d'épanchement de l'âme que d'érudition et de savoir , met tous ses soins à faire naître dans vos cœurs des affections religieuses.

D'un autre côté , lorsque je considère l'ensemble des connaissances dont les leçons fécondent les germes salutaires que l'auteur de la nature a déposés au fond de vos esprits , je n'y vois rien qui ne tende à vous inspirer une juste idée de Dieu , de vous-mêmes , de vos semblables. L'étude des langues vous découvre la simplicité de l'esprit humain en même temps que sa fécondité , dans ces moyens variés à l'infini dont il se sert pour communiquer aux autres ses jugemens et ses volontés. Le langage lui-même vous offre le fidèle tableau des opérations de l'intelligence humaine , tout comme instrument nécessaire de la société , il vous apprend que la divinité a créé l'homme pour la vie sociale , et vous découvre par là les fondemens de la morale publique. La philosophie et les mathématiques vous font connaître les caractères essentiels de la vérité , contre lesquels viennent se briser le mensonge et l'er-

reur. A la lueur du flambeau allumé par Descartes, vous voyez que la pensée a retrouvé dans la preuve de l'analyse sa sublime origine, la morale, son autorité, l'homme, ses destinées immortelles. L'étude de la nature vous montre partout la main de la divinité, qui a posé ces lois constantes dans l'immensité de l'univers, et se montre sans cesse inépuisable dans cette incompréhensible variété de causes et d'effets, de rapports et de combinaisons. L'histoire enfin vous déroule chez toutes les nations le même tableau de grandeur et de bassesse, de passions honteuses et de sentimens élevés, d'actions généreuses et de crimes abjects, d'héroïsme presque surnaturel et d'outrages faits à la nature ; et vos cœurs encore vierges, vos esprits encore droits, applaudissent à tout ce qui porte l'empreinte de la vertu, et flétrissent tout ce qui est marqué du caractère du vice. Ainsi montré par le doigt de la morale, l'univers n'est pas ce qu'il paraît ; elle rattache la terre au ciel, et la créature au créateur. Les désordres ne sont que passagers, l'énigme de la vie s'explique ; l'homme malheureux souvent, jamais désespéré, se repose avec confiance dans ces deux pensées : Dieu et l'immortalité de l'âme.

Ainsi donc , JEUNES ELÈVES , pour imposer à l'ardeur de votre âge un joug salutaire et glorieux, appliquez sans relâche votre esprit à des études sérieuses et graves. Auxiliaire de la religion et ne se proposant comme elle que votre bonheur, en occupant noblement l'activité de vos esprits, en vous enflammant d'amour pour la vérité, l'étude étouffera dans vos cœurs les penchans indignes de l'homme, et y développera tous les sentimens vertueux. Vous savez déjà par votre propre expérience que le travail seul donne du prix aux heures de délassement et aux jours consacrés aux plaisirs. L'étude est un préservatif contre les attrails de la volupté, un appui pour la fragilité du cœur humain, une compagne dont la société n'est suivie d'aucun dégoût, le seul plaisir après la vertu qui soit sans remords. Ce n'est pas le seul fruit qu'on retire de l'étude des lettres : elles seules éternisent les grands hommes et perpétuent la gloire des nations. Combien de peuples ont passé sur la terre sans laisser aucun vestige ! Ou bien, si l'on en croit les tombeaux, leur poussière y dort sans inscription. Mais d'autres se sont survécus à eux-mêmes dans d'immortels monumens ; on entend , on parle encore leur langue, leur empire détruit renaît à chaque

génération nouvelle. Sans les lettres qui aurait transmis la mémoire des sciences mêmes et de leurs travaux ? Nous ignorons à quel peuple appartiennent les prodigieux ouvrages, qui étonnent le voyageur sur les rives solitaires de l'Ohio.

L'étude est encore d'un secours plus efficace dans le cours la vie : l'homme ne peut aller jusqu'à la vieillesse, sans faire sur la route des pertes dont le cœur saigne long-temps. Les lettres ne ferment pas la blessure, mais elles en amortissent la douleur ; elles couronnent l'image d'un père adoré, d'un ami fidèle ; elles l'offrent ainsi parée, et savent donner à ce qu'on aime une espèce d'immortalité. Combien d'hommes illustres, trahis par l'inconstance de la fortune, ont trouvé dans la compagnie des muses un refuge consolateur contre les coups du sort ! Hélas ! JEUNES ELÈVES, vos pères ont vu de grandes calamités publiques et particulières ; ils ont vu les orages politiques enlever les places les plus brillantes, renverser les fortunes les plus solides, anéantir les espérances les mieux fondées. Les connaissances seules traversent les révolutions et survivent aux bouleversemens. Aussi éclairés par l'expérience, vos parens sont disposés à faire toute espèce de sa-

crifices pour votre éducation , et ne cessent de vous répéter qu'ils ne peuvent vous laisser de plus solide héritage, que de tous nos biens, c'est le seul qui surnage avec nous après ces naufrages si fréquens dans l'océan de la vie. Dans quelque situation que vous place la providence, souvenez-vous que vous lancer dans le monde, sans vous être pourvus de talens et de sciences, ce serait suivre le fatal exemple du pilote imprévoyant, qui, ne supposant aucun obstacle dans sa navigation, n'aurait fait que peu de provisions d'après cette pensée. Que de maux vont le frapper, si des tempêtes l'éloignent du rivage, ou si le calme inexorable de la mer prolonge sa route au de là du terme qu'il avait fixé!

Je ne vous parle point , JEUNES ELÈVES , un langage qui vous soit inconnu ; ce sont les mêmes principes que vous retrouvez dans ces écrivains célèbres que vous avez appris à traduire. « Les connaissances, vous disent-ils, » conviennent à tous les âges, comme à toutes » les conditions, dans tous les lieux, comme » dans tous les rangs : jeunes, elles vous ennobli- » sent et vous élèvent; vieux, elles soulagent vos douleurs et adoucissent vos regrets; riches, elles vous apprennent le véri-

» table usage de vos trésors, et donnent du prix
 » à vos bienfaits ; pauvres, elles vous inspirent
 » le courage et les vertus qui vous rendent la
 » place que vous ôte la fortune ; puissans ,
 » elles consolident votre autorité par les suf-
 » frages de l'opinion publique ; faibles et sans
 » crédit, elles vous tiennent lieu des périssa-
 » bles grandeurs de la terre; dans le monde,
 » elles vous environnent d'honneurs et de con-
 » sidération; dans la solitude, elles charment
 » vos loisirs par l'étude de la nature et de vous-
 » mêmes. »

Cultivez donc, Mes Amis, cultivez sans relâ-
 che les dispositions de vos esprits : Les récol-
 tes fécondes n'appartiennent durant l'été,
 qu'aux mains prévoyantes , qui ont semé dans
 le printemps. Mais à quelque degré de célébrité
 que vous vous élevez par vos talens, vous n'au-
 rez rempli envers les autres et vous-mêmes que
 la moitié de vos devoirs , si vous ne joignez à
 l'exercice des talens la pratique des vertus. Que
 dis-je ? Nous ne sommes comptables, quant aux
 premiers, que des dispositions que nous avons
 reçues de la nature , et de l'obligation de les
 cultiver. Si ces dispositions nous sont refusées,
 loin de nous reprocher l'impuissance de nos
 efforts, on ne peut que nous plaindre. Mais,

pour les vertus, nul prétexte, nul motif, nulle excuse plausible, pour nous empêcher de les pratiquer. Nous ne pouvons prétendre tous à la considération par nos talens; nous pouvons tous prétendre à l'estime par nos vertus. Les talens trahissent quelque fois nos espérances; les vertus dépendent toujours de notre volonté. Heureux sans doute qui réunit les vertus aux talens ! L'éclat des uns rehausse l'éclat des autres; et dans les hommages qu'on lui adresse, le respect se mêle à l'admiration. Il est tel rang où cette association a quelque chose de majestueux et de touchant. César, tout grand qu'il est, lorsqu'il triomphe à Pharsale, me paraît plus grand encore, lorsqu'après la victoire, il comble de ses faveurs un ami de Pompée.

Où, JEUNES ELÈVES, on ne confie des armes qu'à ceux qui promettent d'en faire un usage utile, généreux et protecteur : la science des lettres est une arme aussi, et une arme, dont l'honneur, l'humanité, la bienfaisance doivent régler l'usage. C'est l'idée même qu'en avaient les anciens, quand ils ne séparaient pas l'éloquence de la philosophie; et ces principes sont plus fortement retracés encore dans les chefs-d'œuvre religieux et littéraires du siècle de Louis XIV, dont le digne petit-fils, en pro-

tégeant plus que lui l'industrie nationale et les libertés publiques, fait aussi fleurir les lettres et les arts. Eh ! Comment pourraient-elles ne pas briller sous cette dynastie tutélaire, qui multiplie d'âge en âge les lumières qu'avait fait renaître François I.^{er}, et que porta si haut Louis XIV, si justement immortel, pour avoir élevé le génie de la France ?

Ne perdez point le souvenir de si grands bienfaits ; aimez le Roi, JEUNES FRANÇAIS, en attendant que vous puissiez le servir. Que dis-je ? Ai-je besoin de vous exhorter à l'aimer ? Vous l'aimez, parce que vos pères l'aiment, vous l'aimez, parce qu'il présente le modèle des plus nobles et des plus touchantes vertus, et vous consacrerez à ce prince et à son auguste famille, un tribut d'admiration et de dévouement.

Mais il est tems que vous receviez les récompenses que vous avez méritées ; il me tarde d'ouvrir ce noble concours, où les vainqueurs sont si heureux, où les vaincus ne sont point humiliés. Si les uns pouvaient se laisser enivrer de la joie de ce beau jour, je leur rappellerais qu'aux triomphes des anciens Romains, une voix importune se faisait entendre auprès du char du triomphateur, et mêlait ses cris injurieux

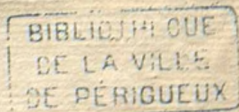
aux acclamations publiques. Les autres, afin de ne pas se décourager, se souviendront que l'année prochaine va ramener de nouveaux combats; et semblables, au géant de la fable, ils se relèveront plus vigoureux après leur chute, ou plutôt ils imiteront ce jeune Athénien, qui aux jeux olympiques, dans le combat du ceste, allait succomber, lorsqu'ayant entendu son père lui crier du milieu de la foule : lâche, où sont tes bras ? Il reprit toute ses forces et terrassa son adversaire.

Telle est, MES AMIS, la grande leçon que vous devez tirer de cette cérémonie, en vous livrant aux douces émotions qu'elle inspire, en ceignant vos têtes de ces couronnes que vous dévorez depuis long-temps. Recevez-les avec le recueillement du respect des mains du sage administrateur, qui fait du soin de votre instruction, le noble délassement de ses importans travaux. Recevez-les avec l'effusion de la reconnaissance des mains du père de cette ville, dont la tendresse remplit si dignement à votre égard les vues bienfaisantes du gouvernement.

Votre gloire, qui semble se réfléchir de toutes parts dans cette brillante assemblée, reçoit encore son plus beau lustre de la présence d'un éloquent député, que ce Département

se glorifie d'avoir envoyé au Sénat de la France, comme l'un des plus beaux ornemens de la tribune nationale. (1).

Quel honneur pour vous, de voir dans cet auguste sanctuaire où Thémis prononce chaque jourses oracles par la bouche de ses fidèles organes, de voir, dis-je, les respectables membres du bureau d'administration, protecteurs immédiats de vos études, les hommes les plus recommandables par leurs emplois et par leurs lumières, s'empresser d'applaudir à vos triomphes! Ce sexe, dont l'empire n'est jamais plus beau que lorsqu'il commande ou qu'il encourage des actions louables, accourt relever, par sa présence aimable, l'éclat et le charme de vos couronnes; et, pour que rien ne manque à votre joie, parmi tant de nouvelles Cornélies, qui regardent sur-tout aujourd'hui leurs enfans comme leur plus belle parure, chacun de vous dans ce brillant auditoire cherche et trouve une mère!



(1) M. DE BEAUMONT, Député de la Dordogne, honorait l'Assemblée de sa présence.

